

XI.

DAMME. — PORTS DE LA CÔTE : BLANKENBERGHE, OSTENDE, NIEUPOORT.
— FURNES. — DIXMUDE. — YPRES. — POPERINGHE. — THOUROUT.
— ROULERS. — THIELT. — VALLÉE DE LA LYS : COURTRAI,
MENIN, ETC.

La ville de *Damme* (866 h.) a suivi dans sa décadence l'ancienne capitale du commerce du Nord; elle est même tombée infiniment plus bas qu'elle. On aperçoit à peine les débris de son enceinte qui était immense. Ses monuments sont ou ruinés ou délaissés. L'église paroissiale, où furent célébrés, en 1429, le mariage de Philippe le Bon et d'Isabelle de Portugal, et, en 1468, celui de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York, est couverte de badigeon et réduite de moitié; la tour, qui s'élève avec majesté, est isolée du corps de l'édifice; à sa base est enterré Jac-

ques Van Maerlant, le père de la poésie flamande, mort en 1500. L'hôtel de ville de Damme, qui sert aujourd'hui de caserne, est un curieux édifice du *xiv^e* siècle. La tournelle qui le surmonte et le porche à arcades ogivales qui orne sa façade lui donnent un aspect gracieux; à l'intérieur on remarque ses salles spacieuses, ses vitraux armoriés, ses larges cheminées, ses boiseries en chêne sculpté. A gauche de l'hôtel de ville, un maréchal occupe en partie l'ancienne bourse de la Tyr flamande.

Les digues qui contenaient autrefois la mer en cet endroit furent brisées en 1179, et l'inondation fut si terrible qu'une grande partie de Bruges fut couverte par les eaux. Le comte de Flandre fit venir en hâte de la Hollande des ouvriers habiles pour construire une nouvelle digue. Longtemps, dit-on, on ne put parvenir à combler la mer; un des travailleurs s'avisait un jour d'y jeter un grand chien, qui par hasard se trouvait près de lui. L'abîme présenta aussitôt un fond solide, et les ouvriers encouragés poussèrent les travaux avec tant de zèle qu'ils les eurent bientôt menés à bonne fin. La bourgade qui se forma sur la jetée et à laquelle Philippe d'Alsace accorda des privilèges en 1180, prit le nom de Hondts-Damme, digue du chien, et plaça cet animal dans son écusson.

Pour s'expliquer les progrès rapides de Damme, il faut se représenter cette ville assise sur une large rivière, qui, à peu de distance de là, se jetait dans le Zwyn, alors golfe large et profond. En 1215, la flotte de Philippe-Auguste, forte de douze cents voiles, fut brûlée dans le port de Damme par les Anglais et les Flamands, qui mirent le siège devant cette ville. Le roi de France accourut pour la délivrer et la livra ensuite aux flammes. Elle fut rétablie en 1258. Il

reste à peine de faibles traces des puissantes murailles qui lui permirent de soutenir, en 1584, pendant six semaines, les attaques d'une armée du roi de France, Charles VI, forte de 80,000 hommes. La rivalité du port de l'Écluse, la décadence de Bruges et l'envasement du Zwyn firent déchoir Damme du rang où son heureuse situation l'avait placée.

Quelques petits villages voisins, *Munnikerede*, *Houke*, *Mude*, situés près du même cours d'eau, ont eu aussi des jours de prospérité, de grands privilèges, des foires, mais ils n'ont pu s'élever au niveau des opulentes cités voisines, et la proximité de celles-ci a plus d'une fois attiré sur eux de grands malheurs.

Les côtes de la Flandre sont défendues contre la mer par des dunes ou des monticules de sable. Mais celles-ci, continuellement déchirées par les vagues, ont, dans les siècles passés, été constamment repoussées vers l'intérieur. Pour arrêter les invasions de l'Océan, on a adopté un nouveau système, qui consiste à prolonger des jetées en mer, pour reconquérir l'estran envahi. Ces travaux sont surtout nécessaires aux environs de *Blankenberghe* (2,125 h.), bourgade habitée par une population qui vit uniquement du produit de la pêche et qui a conservé avec un soin religieux le costume de ses ancêtres. On s'y rend souvent de Bruges en partie de plaisir. Ce port, si on peut appeler ainsi une localité où les bateaux s'échouent sur la grève, a remplacé un autre port appelé *Scarphout* et détruit, en 1554, par une épouvantable tempête, ainsi qu'un grand nombre de villages de la Flandre, de la Hollande et de la Frise; partout la mer avait rompu ses digues.

Le chemin de fer de Bruges à Ostende parcourt un pays

LE.

murailles qui
six semaines,
Charles VI,
t de l'Ecluse,
Zwyn firent
tuation l'avait

rede, Houke,
t eu aussi des
foires, mais
ités voisins,
tiré sur eux

e la mer par
es-ci, con-
les siècles
eur. Pour
nouveau
ner, pour
out neces-
bourgade
du produit
eligiex le
Bruges en
si une loca-
emplacé un
i, par une
e de villa-
partout la
un pays

... de la mer par
... es-ci, con-
... les siècles
... eur. Pour
... nouveau
... ner, pour
... out neces-
... bourgade
... du produit
... eligiex le
... Bruges en
... si une loca-
... emplacé un
... i, par une
... e de villa-
... partout la
... un pays

monotone. A mesure qu'on approche de la mer, on voit poindre à l'horizon le sommet des dunes, blanc comme s'il était couvert de neige. Il y a une station à *Jabbeke*, où le baron de Larebeke possède un vieux château. Près de là sont *Oudenbourg* et *Ghistelles*, localités autrefois importantes, mais que les guerres civiles ont ruinées. Le souvenir de sainte Godelieve, assassinée en 1070 par Bertulphe, son mari, vit encore à Ghistelles. Le château où elle fut assassinée, et qui fut ensuite transformé en monastère, était situé à quelque distance du village; il en existe encore quelques restes, entre autres la tour ruinée de la chapelle, qui est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Après avoir traversé le canal de Nieuport, on arrive en vue d'*Ostende*, que domine son phare. On entre dans ce port de mer en traversant sur de larges ponts les doubles fossés qui entourent son enceinte. L'ancienne ville d'Ostende, celle qui existait lors du fameux siège de 1601 et que la mer a depuis presque entièrement recouverte, devait ses commencements au comte Robert le Frison, qui y fit bâtir une église dédiée à saint Pierre en 1072. Elle souffrit considérablement de la tempête de 1554, et l'on fut à cette époque obligé de rebâtir l'église dans un endroit plus éloigné de la mer. Son commerce, surtout le commerce des harengs salés, prit une extension rapide depuis l'invention de Guillaume Beukels et de l'Ostendais Kien. Un havre nouveau fut creusé en 1445. Après que toute la Flandre se fut soumise au prince de Parme, cette ville seule resta aux Provinces-Unies, qui la garnirent de troupes nombreuses et en augmentèrent considérablement les fortifications. L'archiduc Albert, pressé par les états de Flandre de faire le siège d'une ville dont la garnison ravageait une grande partie du comté,

en commença le siège en 1601; mais quelles que fussent l'activité, l'intrépidité, la constance des assiégeants, il leur fallut trois années pour se rendre maîtres d'Ostende, défendue par des inondations, des forts et des troupes sans cesse renouvelées. Quand la place se rendit au général Ambroise Spinola, le 22 septembre 1604, elle ne présentait plus qu'un amas informe de décombres. Plus de 150,000 hommes, assiégeants et assiégés, avaient perdu la vie pour attaquer ou défendre ses remparts.

Les archiducs rétablirent la ville en peu de temps, en concédant de grands privilèges à ceux qui voulurent s'y établir. Pendant le xvii^e siècle, cette ville devint une pépinière de corsaires qui inquiétèrent le commerce des puissances contre lesquelles guerroyait l'Espagne et qui rendirent leur pavillon redoutable. En 1706, pendant la guerre pour la succession de Charles II, elle fut assiégée, bombardée et prise par les troupes des puissances alliées. Après la paix d'Utrecht, quelques vaisseaux belges naviguèrent vers les Indes sous le pavillon impérial, et ce commerce, accru par l'établissement, en 1722, d'une compagnie des Indes, prenait une grande extension, quand les Provinces-Unies, jalouses de la prospérité du port d'Ostende, se prononcèrent contre cette institution avec tant d'énergie que l'empereur Charles VI se vit contraint de l'abolir en 1728. En 1745, Ostende fut assiégée et prise par le maréchal de Lowendahl.

Sous le règne de Marie-Thérèse, la ville d'Ostende vit son commerce croître rapidement; la neutralité de l'Autriche dans la guerre de 1778 entre la France, la Hollande et les États-Unis d'Amérique, d'une part, et l'Angleterre, de l'autre, le porta à un point inouï. En 1780, le nombre des

arrivages monta à 1,529; en 1782, il dépassa 2,600, et après la paix il resta très-considérable; l'édit de 1781, déclarant Ostende port franc, eut pour résultat une augmentation de population telle qu'elle rendit indispensable la construction de la Neuve-Ville; encore les locaux furent-ils longtemps insuffisants. La conquête d'Ostende par les Français lui porta un coup funeste dont elle ne se releva qu'après la révolution de 1830. Depuis cette époque, l'établissement de services réguliers de bateaux à vapeur entre Ostende et Londres, la construction du chemin de fer et l'établissement de bains de mer, de plus en plus fréquentés, lui ont donné une vie nouvelle. Sa population s'élève aujourd'hui à 14,000 habitants, parmi lesquels 2,000 environ sont Anglais. La pêche de la morue et du hareng y est très-active et ses huîtres sont renommées.

La ville est en général bien bâtie et ses rues sont régulières, mais ses monuments ont peu d'importance, si l'on en excepte l'hôtel de ville, bâti en 1711, et orné d'une tour. Il y a une école de navigation, des institutions de bienfaisance, plusieurs casernes, un hôpital, de vastes bassins de commerce. Les écluses du canal de Bruges à Slykens sont remarquablement belles; établies d'abord en 1669, elles s'écroulèrent en 1750; on les reconstruisit un peu plus vers l'intérieur, en 1755, aux frais des états de Flandre, et elles furent ouvertes à la navigation le 18 novembre 1758; elles sont entièrement en pierres de taille et passent pour les plus belles qui existent; trois portes servent à établir la communication entre le canal et le port d'Ostende: la plus grande, d'environ 15 mètres d'ouverture, donne passage aux navires de mer de 500 à 600 tonneaux; la seconde livre l'entrée du bassin, et la troisième est destinée à la circulation

des bateaux; ce magnifique ouvrage a coûté deux millions de florins. Il y a encore une écluse de chasse construite en 1810, afin d'empêcher l'envasement du port, et une écluse militaire. Les fortifications sont très-considérables et pourraient soutenir un long siège. Le plus grand agrément d'Ostende est la promenade sur la digue de mer, où l'on jouit, dans les beaux jours, d'un spectacle magnifique et d'une douce brise. Le phare, qu'on aperçoit au loin, a été bâti par l'architecte Dewez en 1772; le beau pavillon voisin ne date que de quelques années. N'oublions pas de mentionner le cabinet d'histoire naturelle de M. Paret à Slykens.

Une chaussée conduit le long des dunes à Nieuport. Le village voisin, dit *Lombardsyde* ou cap des Lombards, était jadis un lieu animé, que détruisit la tempête du 23 juin 1116. Les habitants du hameau de Sandeshove, à l'embouchure de la rivière de l'Ysère, construisirent une nouvelle ville pour remplacer l'ancienne, d'où le nom de Nieuport. Philippe d'Alsace leur accorda des privilèges en 1165. C'est à *Westende*, à peu de distance au nord de Nieuport, que se livra la bataille gagnée par Maurice de Nassau sur l'archiduc Albert, le 2 juillet 1600. *Nieuport* (2,960 h.), dont les habitants n'ont d'autres ressources que la pêche, est une ville triste et déserte. Cependant ses rues sont d'une complète régularité, bien rare en Belgique. On remarque dans ses environs, au milieu des dunes, une haute tour surmontée d'une flèche et à moitié ruinée; cette construction gothique porte le nom de *Vieux-Fanal*, *Oude-viertoren*.

Furnes ou *Veurne* (4,600 h.), à peine éloignée de quelques lieues de Nieuport, communique par des canaux avec cette ville, le village de Loo, où passe l'Ysère, Bergues et

Dunkerque. Cette ville reçut des lois écrites en l'an 1109 et jouit depuis de grandes libertés. Elle fut prise et pillée, en 1297, après la bataille gagnée sur les Flamands par Robert, comte d'Artois. Cette ville, petite mais bien bâtie, compte parmi ses monuments l'hôtel de ville, édifice gothique; le palais de justice, autrefois châtellenie, orné d'une tour qui porte le millésime de 1628; l'église Sainte-Walburge, fondée en 1050 par le comte Baudouin de Lille et embellie, dans le xiii^e siècle, d'un chœur magnifique; l'église Saint-Nicolas, surmontée d'une flèche en brique d'une très-grande élévation. La chaire de cette église est ornée d'un beau groupe sculpté par les frères Parmentier, représentant saint Nicolas bénissant des enfants. Au nord de Furnes, non loin de la mer, était, avant les troubles du xvi^e siècle, la célèbre abbaye appelée *des Dunes*, à cause de sa situation, et transférée depuis à Bruges. Vers l'ouest, entre les canaux de Dunkerque et de Bergues, à l'extrême frontière, s'étendent d'immenses prairies, appelées *la grande Moere*, c'est-à-dire le grand marais, desséchées en partie au commencement du xvii^e siècle, sous la direction de l'architecte Wenceslas Coeberger. Au sud de Furnes est *Loo*, petite ville que Philippe, fils du comte Robert le Frison, céda, en 1095, à une abbaye de chanoines réguliers établie en ces lieux.

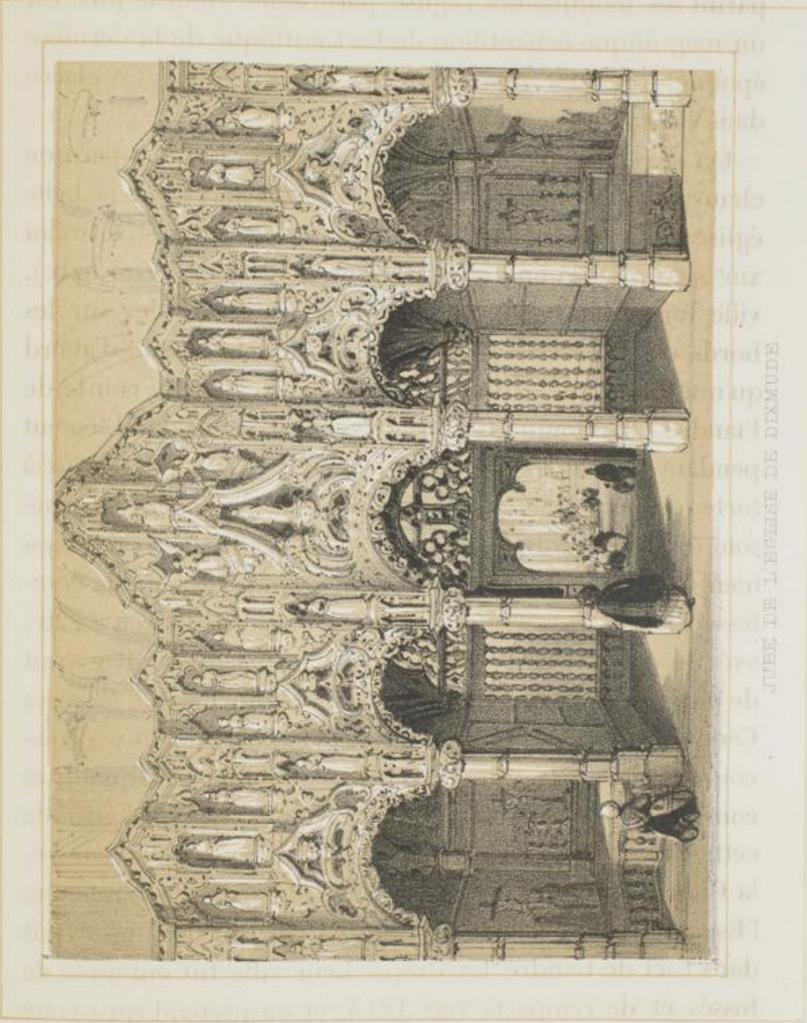
La petite ville de *Dixmude* (5,500 hab.), sur l'Ysère, dut ses fortifications au comte Guy de Dampierre et au roi de France Philippe le Bel. Une seconde enceinte étant devenue nécessaire, on se prépara à la construire, en vertu d'un octroi du duc Jean sans Peur, daté de 1411; mais elle ne fut que commencée, et l'incendie de 1515 restreignit la ville dans ses anciennes limites. Dixmude, dont les environs produi-

sent un beurre renommé, est située sur l'Yperlée, près du canal conduisant au village de Handzaeme; elle compte parmi ses monuments l'église paroissiale, dont le jubé est un magnifique échantillon de l'art gothique de la dernière époque. Une Adoration des mages, par Jordaens, est placée dans cette église.

On se rend de cette ville à Ypres par un canal et par une chaussée; cette dernière passe à *Boesinghe*, dont la belle église est ornée d'une flèche admirable, construite au XIII^e siècle. De là on arrive aussitôt à *Ypres* (15,750 hab.), ville forte, située au milieu d'une plaine fertile, sur les bords de l'Yperlée, affluent de l'Ysère. Ce n'était d'abord qu'une bourgade, fortifiée vers l'an 902 par le comte de Flandre Baudouin II. Elle s'accrut considérablement pendant les siècles suivants, et en 1127 elle était déjà forte et peuplée; en cette année, il s'y éleva une maison de l'ordre du Temple, et près de cet établissement religieux on institua une foire annuelle, que la comtesse Jeanne transféra dans l'intérieur de la cité en 1220, avec le consentement du grand maître Olivier. Il y avait de plus une autre foire franche, qui commençait le jour des Cendres et durait un mois. Toutes deux attiraient un concours immense d'étrangers et il s'y débitait des quantités considérables d'étoffes fabriquées à Ypres. Les bourgeois de cette ville étaient en relations continuelles avec l'Angleterre, la Champagne, la Bourgogne, la Lombardie, la Gascogne, l'Espagne et les villes hanséatiques. Ils excellaient surtout dans l'art de teindre les draps. Leur ville fut entourée de fossés et de remparts vers 1215, et on prétend qu'à cette époque sa population montait à 200,000 âmes. Ypres était alors une des trois principales villes de la Flandre Flamin-

E.
erlée, près du
; elle compte
ont le jubé est
de la dernière
ens, est placée
anal et par une
dont la belle
construite au
(15,750 hab.),
fertile, sur les
n'était d'abord
r le comte de
sidérablement
elle était déjà
ava une mai-
et établisse-
que la com-
té en 1220,
er. Il y avait
ait le jour des
aient un con-
des quantités
es bourgeois de
ec l'Angleterre,
e, la Gascogne,
llaient surtout
ut entourée de
tend qu'à cette
es. Ypres était
andre Flamin-

est un beau monument, est situé sur l'église, près du
canal existant au village de Hamlyn, etc. comte



JUBÉ DE L'ÉGLISE DE DIXMUDE

est un beau monument, est situé sur l'église, près du
canal existant au village de Hamlyn, etc. comte

gante ou flammante, et elle joint un très-considérable dans
 les révolutions de ce pays au xix^e siècle. Les Français se dis-
 tinguent à la bataille de Tournoy, mais les glorieux épi-
 ceps de Saint-André ont tenu pour des Français qui étaient
 restés en 1507, et ils ont été les premiers à se joindre dans
 la cause de Louis II de Bourgogne, lorsqu'il fut assiégé
 par les Français. En 1522, les Français obtinrent du comte
 un édit qui défendait l'établissement des Français dans un rayon
 de six lieues autour de la ville. Ils ne revinrent plus tard
 contre ce prince et son fils. En 1565, étant rentrés dans le
 pays, ils furent attaqués par les Anglais et les Français;
 mais ils se distinguèrent par leur courage, incendiant leurs fan-
 boux et faisant prisonniers à leur tour, après six
 semaines d'efforts infructueux. À la suite de cet événement,
 dont la mémoire fut conservée par une procession qui se fai-
 soit tous les ans le premier dimanche d'août, les habitants
 de Liège qui formaient auparavant une partie de cette ville,
 et qui se joignaient auparavant à elle, furent réunis sur-
 bulent, on fut plus républicain, l'assemblée de la ville, qui n'a
 cessé d'être libre et indépendante, fut maintenue en
 1588. Cette ville obtint depuis une double-
 ment. Elle fut plusieurs fois prise et reprise pendant les
 guerres des Français contre l'Espagne et la maison d'Au-
 triche. Le prince de Condé s'en empara en 1648; l'archiduc
 d'Autriche la reprit l'année suivante; l'empereur l'emporta
 contre en 1658; elle fut reprise à l'Espagne par le traité des
 Pyrénées conclu en 1659, cédée par la France en 1678,
 et jointe à ce pays par le traité de Rastatt de la même
 année. Après trente années de séparation, elle fut de nou-
 veau réunie à la France par le traité de Utrecht
 en 1713. Louis XV. son empereur en 1744 et la rendit

gante ou
 les révol
 tingères
 sode de
 rent en t
 la salle d
 par les
 un édit
 assez é
 contre
 devoi
 mais i
 bourg
 semai
 dont l
 sait to
 d'Ypre
 et qui
 bulent
 consist
 pierre
 ment
 guer
 trich
 duc
 enco
 Pyre
 et jo
 anné
 veau
 en 17

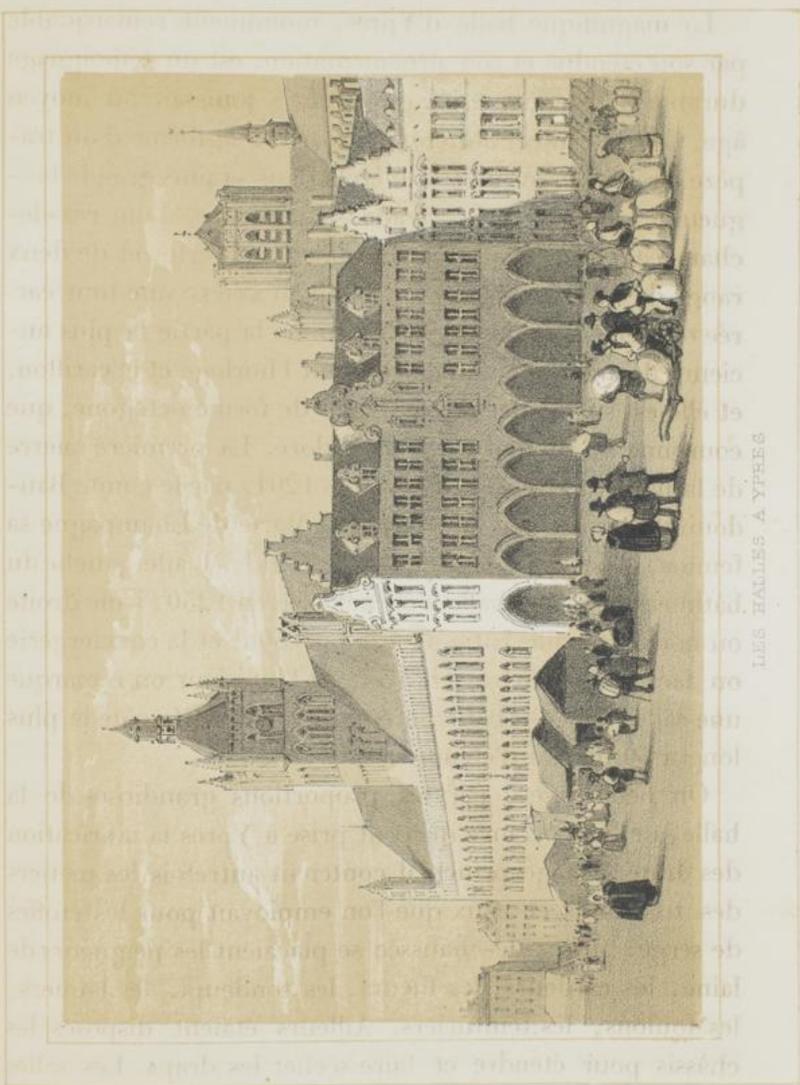
gante ou Flamande, et elle joua un rôle considérable dans les révolutions de ce pays au *xiv^e* siècle. Les Yprois se distinguèrent à la bataille de Courtrai; mais ce glorieux épisode de leurs annales fut terni par des troubles qui éclatèrent en 1505, et à la suite desquels les foulons, entrés dans la salle du conseil de la commune, précipitèrent neuf nobles par les fenêtres. En 1522, les bourgeois obtinrent du comte un édit qui défendait la fabrication des draps dans un rayon assez étendu autour de la ville. Ils guerroyèrent plus tard contre ce prince et son fils. En 1585, étant rentrés dans le devoir, ils furent attaqués par les Anglais et les Gantois; mais ils se défendirent avec énergie, incendièrent leurs faubourgs et forcèrent les assaillants à lever le siège, après six semaines d'efforts infructueux. A la suite de cet événement, dont la mémoire fut conservée par une procession qui se faisait tous les ans le premier dimanche d'août, les faubourgs d'Ypres, qui formaient une partie considérable de cette ville, et qui servaient principalement d'asile à des tisserands turbulents, ne furent plus rebâti; l'enceinte de la cité, qui ne consistait qu'en fossés et en haies, fut reconstruite en pierre en 1588. Cette ville déchet depuis considérablement. Elle fut plusieurs fois prise et reprise pendant les guerres des Français contre l'Espagne et la maison d'Autriche. Le prince de Condé s'en empara en 1648; l'archiduc Léopold la reprit l'année suivante; Turenne l'emporta encore en 1658; elle fut rendue à l'Espagne par le traité des Pyrénées conclu en 1659, conquise par la France en 1678, et jointe à ce pays par le traité de Nimègue de la même année. Après trente années de séparation, elle fut de nouveau réunie à la Flandre autrichienne par le traité d'Utrecht en 1713. Louis XV s'en empara encore en 1744 et la rendit

en 1748. En 1792 et 1794, elle fut prise par les républicains français.

La magnifique halle d'Ypres, monument remarquable par son étendue et son ornementation, est un témoignage durable de la prospérité dont Ypres jouissait au moyen âge. Ce bel édifice, entièrement isolé, a la forme d'un trapèze irrégulier, ayant 135 mètres dans sa plus grande longueur. La principale façade se compose d'un rez-de-chaussée formant autrefois une galerie ouverte, et de deux rangs de fenêtres en ogive. Au milieu s'élève une tour carrée ou beffroi, qu'on regarde comme la partie la plus ancienne du monument ; elle contient l'horloge et le carillon, et elle est surmontée d'une flèche de forme octogone, que couronne un dragon de bronze doré. La première pierre de la halle a été posée le 1^{er} mars 1201, par le comte Baudouin, depuis empereur d'Orient, Marie de Champagne sa femme, et le vicomte d'Ypres Erlebalde. L'aile gauche du bâtiment ou vieille halle a été achevée en 1250, l'aile droite ou nouvelle halle bâtie de 1285 à 1304, et la conciergerie ou façade postérieure en 1342. A l'intérieur on remarque une salle immense bâtie en équerre et dont le côté le plus long a 50 mètres d'étendue.

On peut juger, par les proportions grandioses de la halle, de l'importance qu'avait prise à Ypres la fabrication des draps ; l'étage principal contenait autrefois les métiers des tisserands et ceux que l'on employait pour les étoffes de serge ; au rez-de-chaussée se plaçaient les peigneurs de laine, les cardeurs, les fileurs, les tondeurs, les lainiers, les foulons, les teinturiers. Ailleurs étaient disposés les châssis pour étendre et faire sécher les draps. Les salles situées vers l'occident servaient de dépôt pour les laines

PROVINCE DE LA NÉAUME GÉNÉRAL
en 1748. En 1709 et 1781 elle fut prise par les ennemis
sans succès.



LES HALLES A YPREE

es républi-
remarquable
témoignage
au moyen
de d'un tra-
grande lon-
un rez-de-
et de deux
ne tour car-
la plus an-
t le carillon,
ogone, que
nière pierre
omte Bau-
mpagne sa
rauche du
ile droite
cièrgerie
remarque
ôté le plus
ioses de la
fabrication
les métiers
r les étoffes
eigneurs de
les lainiers,
disposés les
Les salles
les laines

indigènes, anglaises, écossaises et espagnoles ; d'autres, de lieux de réunion aux gouverneurs, proviseurs et jurés de la draperie. En 1513 on plaça dans des niches, sur les côtés de l'entrée principale de l'édifice, les statues des princes qui avaient gouverné la Flandre depuis un siècle et demi ; cette dynastie de souverains, qui commençait à Marguerite de Mâle et à Philippe le Hardi, pour se terminer à Philippe le Bel et à Jeanne d'Aragon, fut détruite le 15 décembre 1792, le lendemain de l'entrée des troupes de la république française dans Ypres. Aujourd'hui que l'industrie et le commerce de cette ville ont disparu, les différentes parties de la halle servent à une foule d'usages. Les pièces du rez-de-chaussée, qui étaient jadis supportées par des arcades ouvertes, contiennent l'académie de dessin, la petite boucherie, la balance publique, l'entrepôt, le corps de garde, l'atelier de la ville, l'école dominicale dite *la Looye*, etc. Au premier étage, où se tiennent les deux foires annuelles, se trouvent un immense magasin et quelques pièces voûtées pour les archives ; au-dessus du rez-de-chaussée de la conciergerie, il y a une salle pour les concerts et les redoutes et une autre pour la réunion du conseil communal ; les séances du collège des bourgmestre et échevins se tiennent au-dessus du péristyle, galerie bâtie en 1620 et adossée à la vieille halle.

L'église dédiée à saint Martin était d'abord annexée à un monastère de chanoines réguliers, fondé au XI^e siècle et transformé en 1559 en un chapitre, lors de l'établissement de l'évêché d'Ypres qui a été supprimé par le concordat en 1801. Les archéologues les plus instruits de la Belgique regardent cette église comme une des plus belles du pays. Commencée en 1221 et consacrée en 1270, elle est construite en entier dans le plus pur style gothique primaire, à l'ex-

ception de la chapelle du Saint-Sacrement, bâtie en 1623, et de la belle tour inachevée s'élevant en tête de la nef et commencée en 1434 sous la direction de l'architecte Martin Uutenhove, de Malines. Les principaux objets d'art qu'on y voit sont : le maître autel, en marbre de Carrare, placé en 1685 ; les tombeaux des évêques ; la tombe du comte de Flandre, Robert de Béthune ; un magnifique ex-voto antique, formé de six panneaux qui se replient l'un sur l'autre, et représentant le Paradis terrestre, magnifique peinture de Jean Van Eyck. On conserve encore à Saint-Martin quelques beaux reliquaires. Une tombe sans inscription y couvre les restes du fameux prélat Jansenius.

Les autres églises d'Ypres, Saint-Pierre, Saint-Jacques, Saint-Nicolas, etc., sont aussi assez remarquables ; Saint-Pierre, dont la construction date du xiv^e ou du xv^e siècle, est ornée d'une vieille tour remontant au xi^e siècle.

L'hôpital Notre-Dame, les hospices de Belle et de Nazareth, l'école des pauvres garçons et celle des pauvres filles dite d'Élisabeth, renferment quelques objets d'art.

Les autres monuments d'Ypres sont : l'ancienne châtelanie ; les deux maisons des Templiers, dont l'antique façade est du même temps que la halle, mais d'une ornementation plus riche ; la boucherie, dont la partie inférieure remonte aussi à la même époque ; la caserne de cavalerie, etc.

A peu de distance d'Ypres, à mi-chemin entre cette ville et la frontière de France, est *Poperinghe* (10,500 hab.), petite ville qui depuis le vii^e siècle appartenait à l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, qui y avait établi un prieuré. Poperinghe, situé sur le Schipvaert, affluent de l'Ysère, est

bien bâti et commerçant. La principale richesse de son fertile territoire est le houblon renommé qu'on y récolte. Il y a une belle place publique, un hôtel de ville, trois églises remarquables par leur architecture gothique : Saint-Bertin qui est la plus ancienne, Notre-Dame et Saint-Jean érigées en paroisses et bâties en 1290 ; une maison d'orphelins, un hôpital, etc. Poperinghe est la patrie de l'historien Pierre d'Oudegherst, mort en 1570.

Dans la contrée au sud de Bruges, on trouve quelques villes de second ordre, riches, peuplées, florissantes, telles que Thourout, Roulers, Thielt. Le nom de la première de ces localités (8,500 hab.) signifie *le bois de Thor, Thorhout*. Dans les lieux où la divinité germanique de ce nom, le fils d'Odin, était autrefois adorée, saint Amand fonda un monastère qui fut détruit par les Normands, et Robert le Frison institua une collégiale en 1075. C'était une des villes les plus commerçantes de la Flandre, grâce à des foires dont l'origine se perdait dans la nuit des temps.

Roulers ou *Rousselaere* (10,500 hab.), sur le Mandel, est une ville très-commerçante. On y fabrique beaucoup de toiles, des siamoises, des chapeaux, etc. Le fait le plus remarquable de son histoire est la mort du comte Baudouin à la Hache, en 1119, à la suite d'une blessure reçue à Eu en Normandie. On montre encore sur la Grand'Place la maison où expira ce sage et vaillant prince. Dans l'église paroissiale, ornée d'une haute et vieille tour, on voit un couronnement du Christ, par Abraham Janssens.

Thielt (12,500 hab.) a un marché de toiles très-important, où il s'est vendu par an jusqu'à 88,000 pièces. Cette localité a été fortifiée dès le xii^e siècle et possède un hôtel

de ville dont la tour en style gothique remonte, dit-on, à l'année 1151. C'est la patrie d'Olivier le Daim ou le Diable, barbier et favori de Louis XI.

Aux alentours des trois villes que nous venons de nommer, on trouve un grand nombre de bourgades, comme : *Pitthem* (6,200 hab.), où naquit le père Verbeyst, ce savant missionnaire qui enseigna les mathématiques aux Chinois ; *Ardoye* (7,650 hab.), dont le château s'élève au milieu d'une vaste bruyère ; *Meulebeke* (9,400 hab.), patrie du peintre Charles Van Mander, qui nous a raconté la vie des anciens maîtres de l'école flamande et qui mourut en 1606 ; *Ingelmunster* (6,060 hab.) et *Iseghem* (8,080 hab.). Quelques vieux châteaux se rencontrent encore dans cette riante contrée. Non loin de Thourout, on voit les débris de *Wynendaele*, situé sur une hauteur au milieu de grands bois. Ce manoir, dont la fondation est attribuée à Robert le Frison, fut la résidence favorite de Guy de Dampierre. Il passa ensuite aux comtes de Namur, puis aux seigneurs de Ravestein, aux princes de la maison de Juliers et enfin aux électeurs palatins. Il était encore debout quand arriva la révolution française, et fut à moitié démoli en 1811 ; aujourd'hui il est entièrement en ruine et appartient à M. Mathieu, de Bruxelles. L'abandon des restes de cette ancienne demeure des souverains du pays contraste avec l'aspect de la contrée, qui est en cet endroit très-accidentée. A quelque distance de Roulers, le château de *Rumbeke*, dont les constructions datent de l'époque de la domination espagnole, attire les regards par son étendue. Selon quelques traditions, c'est là que Baudouin Bras de Fer conduisit la princesse Judith après l'avoir enlevée à son père, le roi de France Charles le Chauve. Le nom du

village de
souvenir d
tielle en Be
Suèves vi
aux Ménay
navigation
temps rap
Un lie
Roulers
combats
savaient
animée p
entrepren
pouvoir a
mée form
belliqueu
lui qui u
pas à m
sur leur
route. L
heureux
à un a
toire.
Flam
de Fl
la ca
refus
vivre
Su
diona
grand

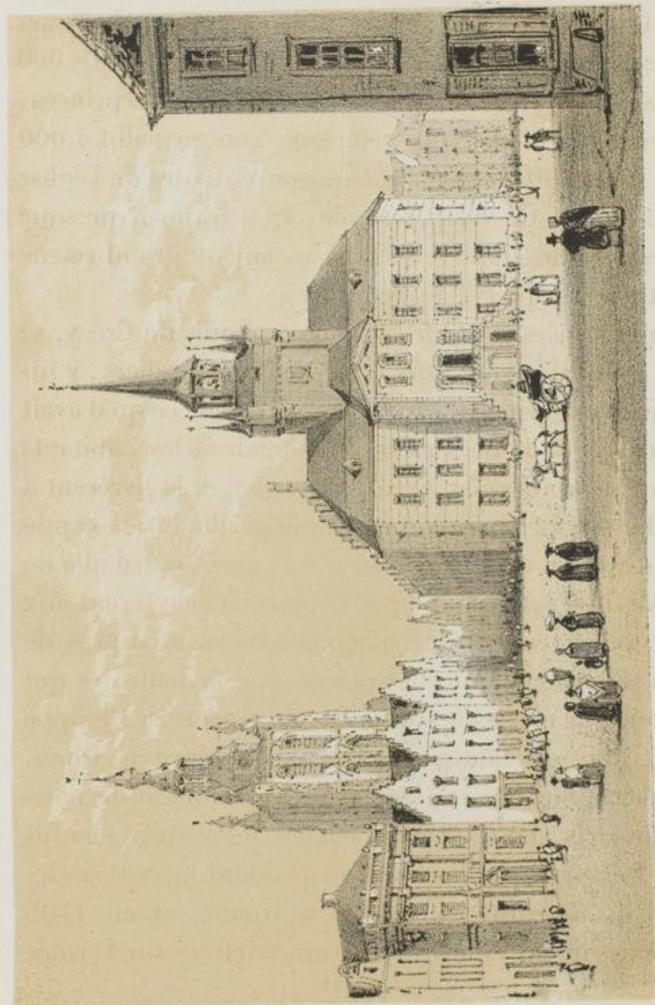
village de *Swevezele*, la demeure des Suèves, rappelle le souvenir d'un peuple germain et sa transplantation partielle en Belgique par ordre de l'empereur Auguste. Ces Suèves vivaient, dans la Flandre Occidentale, mélangés aux Ménapiens, peuplade belge qui était très-adonnée à la navigation, et dont un canton appelé le *Mempisc* a longtemps rappelé le souvenir.

Un lieu obscur et isolé, appelé *West-Roosebeke*, entre Roulers et Ypres, a vu dans ses campagnes un de ces combats héroïques comme les Flamands, au moyen âge, savaient si bien en livrer. Toute la chevalerie de France, animée par la présence de Charles VI, alors jeune, hardi, entreprenant, s'avancait contre eux, afin de rendre le pouvoir au comte Louis de Mâle. Pour résister à une armée formidable, composée de l'élite de la nation la plus belliqueuse de l'Europe, Philippe d'Artevelde n'avait avec lui qu'une infanterie inférieure en nombre. Il n'hésita pas à marcher aux ennemis; mais ses troupes, attaquées sur leurs flancs et trop resserrées, furent mises en déroute. Lui-même périt en combattant. Ses vainqueurs n'eurent pas honte de souiller leur victoire en suspendant à un arbre le corps de celui qui leur avait disputé la victoire, comme si c'eût été le cadavre d'un vil criminel. Le Flamand qui avait montré aux Français les restes du régent de Flandre eut plus de grandeur d'âme. Soit remords d'être la cause involontaire de cet outrage, soit indignation, il refusa de laisser panser ses blessures et ne voulut pas survivre à son chef (14 novembre 1382).

Sur les bords de la rivière qui arrose la Flandre méridionale et se jette dans l'Escaut à Gand, on rencontre un grand nombre de localités importantes. La première, en

venant de Deynze par le chemin de fer, est *Harlebeke* (4,570 hab.), résidence des fabuleux forestiers de Flandre, officiers qui, selon la tradition, gouvernaient le pays au temps des rois des Francs de la race de Mérovée et de Charlemagne. C'est une bourgade très-ancienne que les Normands, en 882, et les Courtraisiens révoltés contre le comte de Flandre Baudouin IV, en 988, pillèrent et ravagèrent; en 1049, le comte Baudouin de Lille y fonda un chapitre de chanoines. Dans l'église principale, ornée au siècle dernier d'une nouvelle façade, on voit des épitaphes en l'honneur des prétendus forestiers.

De Harlebeke on aperçoit les tours de *Courtrai* (19,500 hab.), la plus importante des villes des deux Flandres après Gand et Bruges. Elle existait déjà au temps des Romains et fournissait aux armées impériales un corps de cavaliers appelés *Corturiacenses*; les Normands, après avoir ravagé une grande partie des territoires voisins, s'y établirent momentanément en 880. Vers la fin du x^e siècle, les habitants s'insurgèrent contre le comte de Flandre Baudouin IV; mais à la mort de leur chef Elbodon, ils rentrèrent dans le devoir. Les successeurs de Baudouin firent souvent leur résidence dans cette ville. Lorsque les Brugeois se révoltèrent contre le roi de France Philippe le Bel, ils vinrent assiéger le château de Courtrai occupé par une garnison étrangère. C'est alors que Robert, comte d'Artois, à la tête d'une armée formidable par le nombre et la valeur des troupes qui la composaient, vint attaquer les Flamands; mais ceux-ci, campés au nombre de 50,000 près de l'abbaye de Groeningen, avaient leur front couvert par un ruisseau large et bourbeux. Commandés par Guillaume de Juliers, par Jean et Guy de Namur et par deux doyens brugeois,



LA GRANDE PLACE DE COURTRAI.

Coninck et
lerie et les
gea. Robert
Flamands;
victoire. Le
nai et de
fantassins
ducs et co
éperons,
de Notre
toutes le
tissement
Quelqu
trouvant
attaqué p
mis le feu
assallire
ceux de
vité jusq
Roosebe
flamme
ses mu
passai
le Ha
Dans
veaux
plusie
En 17
ils ren
anglai
L'b

Coninck et Breydel, ils attendirent de pied ferme la cavalerie et les arbalétriers français. Une mêlée terrible s'engagea. Robert d'Artois poussa son cheval jusqu'au milieu des Flamands; mais il fut désarçonné, et sa mort décida la victoire. Les Français, poursuivis jusqu'aux portes de Tournai et de Lille, perdirent, dit-on, 8,000 cavaliers et 18,000 fantassins; il resta sur le champ de bataille 65 princes, ducs et comtes, et 700 bannerets; enfin, on recueillit 4,000 éperons, dont 700 furent suspendus aux voûtes de l'église de Notre-Dame. Ce coup terrible, qui frappait presque toutes les familles nobles de France, eut un grand retentissement en Europe (11 juillet 1502).

Quelques années plus tard, le comte Louis de Crécy, se trouvant à Courtrai avec un corps de 400 chevaliers, y fut attaqué par une armée de Brugeois. Irrités de ce qu'il avait mis le feu aux faubourgs pour se défendre, les habitants assaillirent sa troupe, le firent prisonnier et le livrèrent à ceux de Bruges (22 juin 1525), qui le gardèrent en captivité jusqu'à la fin de l'année. En 1582, après la bataille de Roosebeke, les Français pillèrent Courtrai et la livrèrent aux flammes, pour venger l'affront qu'ils avaient reçu près de ses murs. L'horloge qui était placée sur la halle, et qui passait pour une merveille, fut enlevée par ordre de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et transportée à Dijon. Dans le siècle suivant, on construisit à Courtrai de nouveaux remparts dont on voit encore les restes. Elle fut plusieurs fois prise par les Français pendant le xvii^e siècle. En 1744 ils détruisirent ses fortifications, et en 1795 ils remportèrent près de ses murs une victoire sur l'armée anglaise.

L'hôtel de ville de Courtrai a été rebâti en 1526. Il est

précédé d'un vaste perron et on y voit deux cheminées ornées de figurines et exécutées en 1587. Le beffroi, en face de l'hôtel de ville, est une tour simple et peu élevée; l'église Notre-Dame, dans laquelle on remarque la chapelle de Sainte-Catherine, bâtie en hors-d'œuvre en 1574 par Louis de Mâle qui la destina à servir de sépulture à ses successeurs, possède un des chefs-d'œuvre de Van Dyck, le Christ à la croix; deux beaux bas-reliefs de Lecreux de Tournai, le premier, représentant saint Roch et les pestiférés; le second, sainte Marie Madeleine et des anges. A Saint-Martin on voit un curieux tabernacle en forme de tourelle, haut de 40 à 50 pieds et datant, à ce qu'il paraît, de 1585.

Il y a à Courtrai une académie de dessin; une société pour l'encouragement des beaux-arts et de l'industrie, qui possède un musée et entre autres la Bataille des Éperons, par de Keyser; une bibliothèque publique, donnée par feu M. Goethals-Vercruysse et renfermant 12.000 volumes imprimés et 500 manuscrits; un hôpital, un hospice pour les vieillards, etc. La ville de Courtrai est renommée pour le commerce de toiles dont elle est le centre, et pour la fabrication des toiles damassées et du linge de table, industrie qui y est portée à un haut degré de perfection. Il y a aussi beaucoup de blanchisseries, de teintureries, d'ouvriers en sellerie et carrosserie, de dentellières, etc. C'est la patrie du chirurgien Jean Palfyn, l'inventeur du forceps, mort en 1750.

Menin (7,640 hab.), place forte sur la frontière de France, n'était qu'un bourg peu important avant que Louis de Mâle l'eût achetée vers l'an 1550 et réunie à ses domaines. Elle fut entourée de murs par les états de Flandre et ensuite par les généraux de Philippe II en 1578. Elle a été



LE CHRIST À LA CROIX, D'APRÈS VAN DYCK, À COURTRAI

très-souvent prise et reprise. On y remarque l'église et la tour du beffroi, bâtie en 1610. Le général des patriotes, Jean-André Vandermersch, qui chassa les Autrichiens de la Belgique en 1789, était né à Menin.

Werwick ou *Wervicq* (5,670 hab.) est le *Viroviacum* des anciens itinéraires romains. Selon la tradition, son église de Saint-Martin aurait été construite sur l'emplacement d'un temple consacré au dieu Mars. Ce monument, bâti en 1214 et rebâti après un incendie qui l'avait détruit en 1582, offre l'aspect le plus noble et le plus imposant.

Comines ou *Comen* (5,540 hab.) est divisée en deux parties; l'une restée belge, l'autre annexée à la France depuis 1667. Il y a un assez grand nombre de fabriques. C'était autrefois une ville fortifiée, qui fut démantelée au xvii^e siècle, et elle avait un château où naquit en 1445 Philippe de Comines, le meilleur historien qu'ait produit la Belgique. Auger de Busbecq, qui visita l'empire Ottoman en qualité d'ambassadeur du roi des Romains, Ferdinand I^{er}, naquit aussi à Comines en 1522.

Warneton (5,970 hab.) appartenait autrefois en partie aux comtes, en partie à des seigneurs particuliers, qui y fondèrent en 1158 une abbaye de chanoines réguliers. Elle fut fortifiée en 1127, embellie par Robert de Cassel, qui l'avait obtenue en apanage en 1520, et de nouveau entourée de fortifications par ordre des puissances alliées en 1709.

Messines (1,455 hab.), à quelque distance de Warneton, du côté d'Ypres, possède un établissement d'une grande utilité. Nous voulons parler de l'hospice fondé par Marie-Thérèse en 1776 pour recevoir des filles de militaires morts ou mutilés. C'était autrefois une abbaye de l'ordre de Saint-

Benoît, fondée en 1060 pour trente religieuses et douze chanoines, par la comtesse de Flandre Adèle. Cette institution a été réorganisée en 1818; ses revenus s'élèvent à 65,000 francs et le nombre des élèves y est, année moyenne, de 185.

Sur le fertile plateau qui sépare l'Escaut et la Lys, près de la frontière de France, on trouve le château ruiné de *Mouwe*, autrefois baronial; et *Moucron* (5,600 hab.), où le chemin de fer venant de Courtrai se sépare en deux branches, l'une allant à Tournai, l'autre à Roubaix, à Lille et devant se prolonger jusqu'à Paris.

PROVINCE DE LA MANCHE OCCIDENTALE

Grand, fondé en 1000 pour trente religieux et deux
chanoines, par le comte de Flandre Robert. Cette justice
fut à son intégrité en 1318; ses revenus s'élevaient
à 65,000 livres et le nombre des églises y est, sans
compter, de 137.

Après la guerre plénière qui eut lieu en 1758, près
de la frontière de France, on trouve le château ruiné de
Mancos, autrefois baronnie; et Mantes (5,600 hab.), où
le chemin de fer venant de Courmoulin se sépare en deux bran-
ches, l'une allant à Tournai, l'autre à Roubais, à Lille et
devant se prolonger jusqu'à Paris.



LE BEUVROI DE TOURNAI

TOURNAI.
Ses ét
Sous

Le c
autres
cette pr
chemen
princip
s'être fr